

transporté par l'inexprimable talent de la chanteuse italienne, que j'éprouvais le besoin d'épancher mon admiration. Te rappelles-tu comme nous discussions autrefois sur le mérite des artistes de la Monnaie ? Il y a bien longtemps de cela, mais je m'en souviens toujours avec plaisir.

— Il y a donc une chanteuse italienne au théâtre de la Monnaie ?

— Comment, Victor, tu ne sais pas cela ? La signora Fioraliso, une perle, belle comme un ange, et qui chante comme un rossignol. Elle ne donnera que quatre représentations avant son départ pour Londres. C'est aujourd'hui la seconde. Il faut venir voir et entendre la signora Fioraliso. Viens ce soir ; tu seras bien heureux, et tu m'en remercieras.

Victor s'excusa en disant qu'il ne pouvait pas disposer de sa soirée, mais qu'il irait peut-être entendre cette merveille le lendemain, si la chose était possible. Cependant, il n'en était pas certain, car il ne voulait pas y aller seul, et il devait regarder à la dépense, l'argent coûtant si cher à gagner.

A l'angle d'une des rues qu'ils traversèrent Franz lui serra la main et lui souhaita le bonjour, après l'avoir encore vivement engagé à aller au théâtre de la Monnaie avant que cette admirable cantatrice italienne quittât Bruxelles.

Victor avait bien d'autres choses en tête que le théâtre et les cantatrices italiennes. Il oublia immédiatement les recommandations de son ami, et pressa le pas de telle sorte qu'au bout de quelques minutes il arriva à la Banque.

Devant le guichet où il avait à toucher le montant de son mandat, il y avait au moins dix ou douze personnes, probablement aussi pressées que lui, car elles se poussaient tellement qu'il fallait veiller à ne pas perdre son tour. Et il arrivait constamment du monde.

Malgré sa timidité naturelle, Victor poussa comme les autres, et résista avec force aux efforts de ceux qui voulaient le dépasser pour aborder le guichet. Son patron lui avait recommandé de se hâter, et le jeune homme avait à cœur de s'acquitter fidèlement de sa mission.

Son tour arriva enfin, et il reçut, en échange de son mandat, six billets de banque de mille francs chaque, qu'il serra soigneusement dans son carnet.

Alors, délivré de son inquiétude, il se rendit à la rue Haute, et fut introduit par un domestique dans le cabinet de M. Deroeck. Il trouva ce dernier assis auprès d'une table, le pied enroulé et étendu sur un escabeau.

Vous venez de la part de Mr. Grothans ? lui demanda le négociant.

— Oui, monsieur.

— Avez-vous de l'argent pour moi ?

— Six mille francs. Veuillez signer cette quittance, je vais vous remettre la somme.

— Ce cher ami Grothans ! Portez-lui, je vous prie, mes sincères remerciements.

M. Deroeck prit une plume et se disposa à signer, mais il entendit tout à coup une exclamation douloureuse sortir de la poitrine du jeune homme, et il releva la tête en le regardant avec étonnement.

Celui-ci, pâle comme un mort, comptait et recomptait ses billets de banque d'une main tremblante, secouait son carnet vide, cherchant dans toutes ses poches, balbutiant, haletant, et paraissant en proie à un accès de fièvre.

— Eh ! bien, eh bien, qu'avez-vous ? que vous est-il arrivé ? demanda le marchand de drap.

Mais Victor, comme s'il n'eût pas entendu la question, continuait à manifester, par des gestes animés, son agitation toujours croissante.

— Parlez donc ! que se passe-t-il ? répéta M. Deroeck

— Mon Dieu, mon Dieu ! s'écria Victor. Cinq mille... cinq mille seulement... il manque un billet de mille francs !

— Et où l'avez-vous laissé ? perdu ?

— Je n'en sais rien, monsieur, on m'a positivement payé six mille francs à la Banque.

— On vous aura donné un billet de moins.

— Oh ! non, non, je les ai comptés deux fois !

— Oui ; mais ce n'est pas la première fois qu'il se trouve à la banque des voleurs à la tire qui en moins d'un clin d'œil font disparaître un billet de banque sans que personnes s'en aperçoivent.

Victor recommença à fouiller dans ses poches avec la plus vive agitation, et à chercher par terre, tout autour du cabinet, comme un fou. A la fin il poussa un cri déchirant, et, levant les mains vers le ciel, il s'écria :

— O Dieu, ayez pitié de moi ! que faire, que faire ?

— Cette perte me met dans un cruel embarras, dit le marchand. J'avais besoin de toute cette somme de six mille francs ; mais je prendrai néanmoins les cinq mille francs, et je vous en donnerai quittance.

— Que faire ? que faire ? répéta Victor avec l'accent du désespoir.

— C'est votre affaire, lui répondit l'autre. Il faut vous débrouiller avec votre patron. Donnez-moi les cinq mille francs ; voici votre quittance... Laissez-moi seul maintenant. J'ai un travail pressé à terminer.

Le pauvre Victor quitta la maison de M. Deroeck, et erra longtemps par les rues sans savoir où il allait. Tout tournait devant ses yeux ; il chancelait comme un homme ivre. Mille francs